

Sherman Alexie

# Le premier qui pleure a perdu

*Traduit de l'anglais (américain)  
par Valérie Le Plouhinec*

**wiz**  
Albin Michel  


Sherman Alexie est l'auteur de plusieurs romans et recueils de nouvelles, tous publiés chez Albin Michel. Son œuvre a été couronnée à de nombreuses reprises. *Le premier qui pleure a perdu* est son premier roman jeunesse (National Book Award 2007).

Titre original :

THE ABSOLUTELY TRUE DIARY OF A PART-TIME INDIAN

(Première publication : Little, Brown and Company, New York, 2007)

© texte : Sherman Alexie, 2007

© illustrations : Ellen Forney, 2007

Tous droits réservés, y compris droits de reproduction totale ou partielle,  
sous toutes ses formes.

Pour la traduction française :

© Éditions Albin Michel, 2008

Pour Wellpinit  
et Reardan,  
mes villes natales.

« Il existe  
un autre monde,  
mais il n'est pas  
dans celui-ci. »

W. B. Yeats

# Le Club du Coquard du Mois ★

Je suis né avec de l'eau sur la tête.

Bon d'accord, ce n'est pas tout à fait vrai. En fait, je suis né avec trop de liquide céphalo-rachidien à l'intérieur du crâne. Mais « liquide céphalo-rachidien », c'est tout simplement le terme savant qu'emploient les médecins pour parler d'huile de cervelle. Et l'huile de cervelle fonctionne dans les lobes comme l'huile de moteur dans une voiture. Elle fait tourner l'ensemble rapidement et sans accroc. Mais moi, bizarre comme je suis, je suis né avec trop d'huile dans le crâne, elle est devenue pâteuse, vaseuse, gluante, et tout ce qu'elle a fait c'est embourber le mécanisme. Le moteur qui me permettait de penser, de respirer et de vivre a ralenti et s'est enlisé.

Mon cerveau se noyait dans l'huile.

Mais cela donne à toute l'histoire un petit air rigolo et farfelu, un peu comme si mon cerveau était une frite géante, donc il me semble plus sérieux, plus poétique et plus juste de dire : « Je suis né avec de l'eau sur la tête. »

Bon, d'accord, vous allez me dire que ce n'est pas très sérieux non plus comme manière d'en parler. C'est peut-être vrai que toute l'histoire est rigolote et farfelue.

Mais à votre avis, est-ce que ma mère, mon père, ma grande sœur, mes cousins, mes oncles et mes tantes ont trouvé ça drôle quand les médecins ont ouvert mon petit crâne et aspiré toute cette eau en trop avec un minuscule aspirateur ?

Je n'avais que six mois et normalement j'aurais dû y rester pendant l'opération. Et même si, d'une manière ou d'une autre, je survivais au mini-aspi, en principe mon cerveau devait être gravement endommagé par le processus, et moi, je devais rester un légume toute ma vie.

Visiblement j'ai survécu à l'opération, sinon je n'écrirais pas ceci. Mais j'ai toutes sortes de problèmes physiques qui résultent directement des dégâts dans mon cerveau.

Tout d'abord, je me suis retrouvé avec quarante-deux dents. Un être humain typique en a trente-deux, vu ? Moi, quarante-deux.

Dix de plus que d'habitude.

Dix de plus que la normale.

Dix dents au-delà de l'humain.

En poussant, mes dents ont pris tellement de place que je pouvais à peine fermer la bouche. Je suis allé au Service indien de la Santé pour m'en faire arracher afin de pouvoir manger normalement, et non comme un vautour baveux. Mais le

Service indien de la Santé ne remboursait les gros travaux dentaires qu'une fois par an, donc j'ai dû me faire arracher mes dix dents en trop *le même jour*.

Et en plus, notre dentiste blanc croyait que les Indiens sentaient deux fois moins la douleur que les Blancs, donc il nous donnait moitié moins de Novocaïne.

Un beau salopard, hein ?

Le Service indien de la Santé remboursait aussi les lunettes une fois par an et ne proposait qu'un modèle : des grosses en plastique noir, moches comme tout.

Mon cerveau bousillé me rendait myope d'un œil et presbyte de l'autre, donc mes lunettes moches étaient tout de traviole, puisque j'avais les yeux de traviole.

J'ai des migraines parce que mes yeux sont carrément ennemis, vous voyez, comme s'ils avaient été mariés mais ne pouvaient plus se blairer.

Et j'ai commencé à porter des lunettes à trois ans, si bien que quand je me baladais sur la réserve, j'avais l'air d'un pépé indien de trois ans.

Ah oui, et aussi, j'étais maigre. Si je me mettais de profil, je *disparaissais*.

Mais mes mains et mes pieds étaient gigantesques. En CE2, je chaussais du 46 ! Avec mes grands pieds et mon corps de crayon, j'avais l'air d'un L majuscule quand je marchais dans la rue.

Et j'avais un crâne énorme.

C'était quelque chose à voir.

Ma tête était tellement grosse que des petits crânes indiens tournaient en orbite autour. Certains gamins m'appelaient Orbite. Et d'autres m'appelaient tout simplement Globe. Les

petites brutes m'attrapaient, me faisaient tourner sur moi-même et posaient le doigt sur mon crâne en disant : « Je veux aller là. »

Donc évidemment j'étais tout raté à l'extérieur, mais le pire c'est ce qui se passait à l'intérieur.

Tout d'abord, j'avais des convulsions. Au moins deux fois par semaine. Donc je m'abîmais régulièrement le cerveau. Mais le truc, c'est que si j'avais ces attaques, c'est parce que mon cerveau était déjà abîmé, si bien qu'à chaque crise je rouvrais les plaies.

Eh oui, chaque fois que je faisais une attaque, *je faisais des dégâts dans mes dégâts.*

Il y a sept ans que je n'ai pas fait de crise, mais d'après les médecins je suis *sujet à une activité convulsive.*

*Sujet à une activité convulsive.*

Ça roule sur la langue comme de la poésie, non ?

Je bégayais et je zozotais, aussi. Ou plutôt, devrais-je dire, je bé-bé-bé-bégayais et ze zozotais.

Vous allez me dire que ce n'est pas un danger mortel d'avoir des défauts de prononciation, mais je peux vous l'affirmer : il n'y a rien de plus périlleux que d'être un enfant qui bégaye et qui zozote.

À cinq ans, c'est mignon de zozoter et de bégayer. C'est vrai, quoi, c'est comme ça que la plupart des enfants acteurs sont devenus des stars.

Et il faut le dire, c'est encore plutôt mignon de bégayer et de zozoter à six ans, sept ans, huit ans, mais à neuf et dix ans, c'est terminé.

Après, bégayer et zozoter font de vous un gogol.



Et si vous avez quatorze ans, comme moi, et que vous zozotez et bégayez encore, vous devenez le plus grand gogol du monde.

Tout le monde sur la réserve me traite de gogol à peu près deux fois par jour. On me traite de gogol en me baissant mon froc, en m'enfonçant la tête dans les toilettes ou simplement en me tapant sur le crâne.

Je n'écris même pas cette histoire comme je parle, sinon je devrais la remplir de bégaiements et de zozotements, et vous vous demanderiez pourquoi vous lisez une histoire écrite par *un gogol pareil*.

Vous savez ce qui arrive aux gogols sur la réserve ?

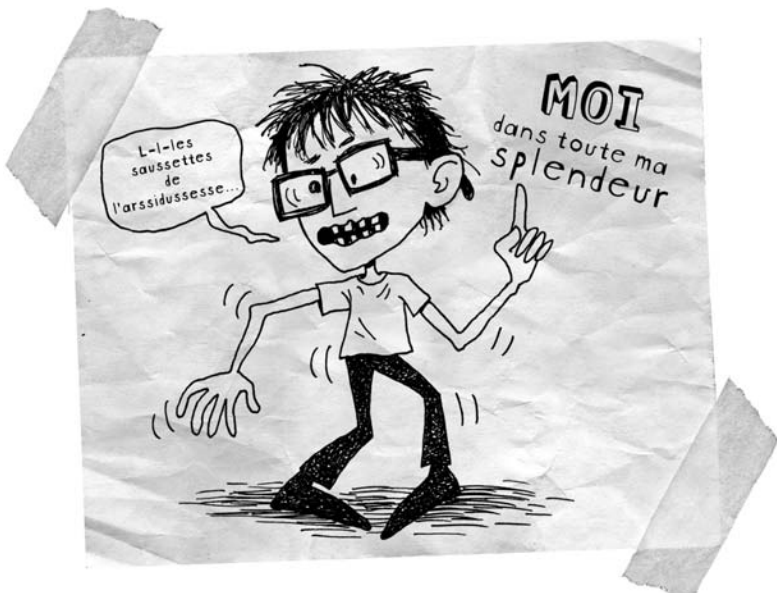
On se fait tabasser.

Au moins une fois par mois.

Eh ouais, je fais partie du Club du Coquard du Mois.

Évidemment, j'ai envie de sortir. Tous les jeunes ont envie de sortir. Mais je suis plus en sécurité à la maison. Donc la plupart du temps je reste tout seul dans ma chambre, à lire et à dessiner.

Voici un dessin de moi :



Je dessine tout le temps.

Je fais des dessins de ma mère et de mon père ; de ma sœur et de ma grand-mère ; de mon meilleur ami, Rowdy ; et de tout le monde sur la réserve.

Je dessine parce que les mots sont trop imprévisibles.

Je dessine parce que les mots sont trop limités.

Que vous parliez et écriviez en anglais, en espagnol, en chinois ou en n'importe quelle langue, seul un certain pourcentage d'êtres humains vous comprendra.

Mais si vous faites un dessin, tout le monde peut le comprendre.

Si je dessine une fleur, tous les hommes, les femmes et les enfants du monde peuvent la regarder et dire : « C'est une fleur. »

Donc je dessine parce que je veux parler au monde. Et que je veux que le monde m'écoute.



Je me sens important quand j'ai un crayon en main. J'ai l'impression que quand je serai grand je serai peut-être quelqu'un d'important. Un artiste. Peut-être un artiste célèbre. Peut-être un artiste riche.

C'est le seul moyen que j'aie de devenir riche et célèbre.

Il suffit de regarder le monde. Presque toutes les personnes basanées qui sont riches et célèbres sont des artistes. Ce sont des chanteurs, des acteurs, des écrivains, des danseurs, des réalisateurs et des poètes.

Donc je dessine parce que je me dis que c'est sans doute ma seule chance réelle d'échapper à la réserve.

Je vois le monde comme une série de barrages rompus et d'inondations, et mes dessins comme de tout petits petits canots de sauvetage.

La raison  
pour laquelle  
j'aime autant  
le poulet  
\*

Bon, maintenant vous savez que je suis dessinateur. Et plutôt doué, je crois. Mais aussi doué que je sois, mes dessins ne remplaceront jamais la nourriture ni l'argent. J'aimerais bien pouvoir me dessiner un sandwich confiture-beurre de cacahouètes ou une poignée de billets de vingt dollars, et faire un tour de magie qui les rende réels. Mais je ne peux pas faire ça. Personne n'en est capable, même le magicien le plus affamé du monde.

J'aimerais bien être magicien, mais je ne suis qu'un minable gosse de réserve qui vit avec sa famille minable sur la minable réserve indienne de Spokane.

Vous savez ce qui est le pire quand on est pauvre ? Oh, peut-être avez-vous calculé tout ça dans votre tête, et vous vous dites :

*Pauvreté = frigo vide + estomac vide*

Et c'est sûr, il arrive parfois que ma famille saute un repas et que le sommeil constitue notre seul dîner, mais je sais que tôt ou tard mes parents vont passer la porte avec un seau de Kentucky Fried Chicken.

Recette originale.

Mais en fait, bizarrement, la faim rend la nourriture meilleure. Il n'y a rien de plus fameux qu'une cuisson de poulet quand on n'a rien mangé depuis (environ) dix-huit heures et demie. Et croyez-moi, un bon morceau de poulet pousserait n'importe qui à croire en l'existence de Dieu.



Et maintenant, je suis sûr que vous vous demandez : « D'accord, Monsieur L'Artiste-de-la-faim, Monsieur Mots-plein-la-bouche, Monsieur Pauvre-de-moi, Monsieur Recette-Secrète, qu'est-ce qui est le pire quand on est pauvre ? »

Alors d'accord, je vais vous dire ce qui est le pire.

La semaine dernière, mon meilleur ami Oscar est tombé très malade.

Au début, j'ai cru qu'il avait juste une insolation ou quelque chose du même genre. Après tout, c'était une journée de juillet chaude à crever (39 °C avec 90 % d'humidité), et plein de gens tombaient d'insolation, alors pourquoi pas un petit chien en manteau de fourrure ?

J'ai essayé de lui donner de l'eau, mais il n'en a pas voulu.

Il était couché dans son panier, les yeux rouges, larmoyants, chassieux. Il gémissait de douleur. Quand je le touchais, il jappait comme un fou.

On aurait dit que les nerfs lui sortaient de la peau sur dix centimètres.

Je me suis dit qu'il se remettrait avec du repos, mais là il s'est mis à vomir, il a éjecté une explosion de diarrhée, et il avait des convulsions qui faisaient battre et battre et battre ses petites pattes.

Bien sûr, Oscar n'était qu'un corniaud errant adopté, mais c'était le seul être vivant sur lequel je puisse compter. Il était plus fiable que mes parents, ma grand-mère, mes oncles, mes tantes, mes cousins et ma grande sœur. Il m'en a appris plus que n'importe lequel de mes professeurs.

Franchement, Oscar était une meilleure personne que tous les êtres humains que j'avais jamais rencontrés.

- Maman, ai-je dit, il faut qu'on emmène Oscar chez le véto.

- Il va se remettre, m'a-t-elle répondu.

Mais elle *mentait*. Ses yeux deviennent toujours plus sombres au milieu quand elle ment. C'est une Indienne Spokane et elle ne sait pas mentir, ce qui est complètement idiot. Nous, les Indiens, nous devrions vraiment mentir mieux, vu le nombre de fois où on nous a menti.

- Il est très malade, maman, ai-je dit. Il va mourir si on ne l'emmena pas chez le docteur.

Elle m'a regardé bien en face. Et ses yeux n'étaient plus sombres, donc j'ai su qu'elle allait me dire la vérité. Et je vous jure qu'il y a des moment où la *dernière* chose qu'on ait envie d'entendre, c'est la vérité.

- Junior, mon cœur, m'a dit maman. Je suis désolée, mais nous n'avons pas d'argent pour Oscar.

- Je te rembourserai. Promis.

- Mon chéri, cela coûterait des centaines de dollars, peut-être mille.

- Je rembourserai le docteur. Je trouverai un job.

Maman a eu un sourire tout triste et m'a serré fort dans ses bras.

Ah là là, quel crétin je faisais ! Quel genre de boulot un jeune Indien pourrait-il trouver sur une réserve ? J'étais trop jeune pour distribuer les cartes de black-jack au casino, il n'y avait qu'une quinzaine de pelouses sur la réserve (dont aucun propriétaire ne sous-traitait la tonte), et le seul boulot de distribution de journaux appartenait à un ancien de la tribu nommé Wally. Et encore, il n'avait qu'une cinquantaine de journaux à livrer, si bien que son job s'apparentait plutôt à un hobby.

Je ne pouvais rien faire pour sauver Oscar.

Rien.

Rien.

Rien.

Donc je me suis couché par terre à côté de lui, je lui ai caressé la tête et j'ai chuchoté son nom pendant des heures et des heures.

Puis papa est rentré de je ne sais où, il a eu une longue conversation avec maman, et ils ont pris une décision *sans moi*.

Ensuite, papa a sorti du placard son fusil et ses cartouches.

- Junior, a-t-il dit. Porte Oscar dehors.

- Non ! ai-je hurlé.

- Il souffre. Il faut qu'on l'aide.

- Tu ne peux pas faire ça ! ai-je crié.

J'avais envie de frapper mon père en pleine figure. J'avais envie de lui donner un coup de poing sur le nez pour le faire saigner. J'avais envie de lui donner un coup de poing dans l'œil pour l'aveugler. J'avais envie de lui balancer un coup de pied dans les couilles pour qu'il s'évanouisse.

J'étais fou de rage. Comme un volcan. Comme un tsunami.

Papa a simplement baissé les yeux sur moi de l'air le plus triste qui soit. Il pleurait. Il avait l'air *faible*.

J'ai voulu le haïr à cause de sa faiblesse.

J'ai voulu haïr papa et maman à cause de notre pauvreté.

J'ai voulu les rendre responsables de mon chien malade et de toutes les autres maladies du monde.

Mais je ne peux pas mettre notre pauvreté sur le dos de mes parents, parce que mon père et ma mère sont les soleils jumeaux autour desquels je gravite, et que mon univers EXPLO-SERAIT sans eux.

Et on ne peut pas dire que mon père et ma mère soient nés dans le luxe. Ce n'est pas comme s'ils dilapidaient la fortune



familiale. Mes parents sont issus de gens pauvres, qui sont issus de gens pauvres, qui sont issus de gens pauvres, et cela remonte ainsi de suite jusqu'aux tout premiers pauvres.

Adam et Ève couvrirent leurs parties honteuses avec des feuilles de vigne ; les premiers Indiens les couvrirent *avec leurs petites mains*.

Sérieusement, je sais que ma mère et mon père avaient leurs rêves quand ils étaient jeunes. Ils rêvaient d'être autre chose que des pauvres, mais ils n'ont jamais eu une chance de devenir autre chose, parce que personne n'a écouté leurs rêves.

Si elle avait pu, ma mère aurait fait des études.

Elle lit encore comme une dingue. Elle achète les livres au poids. Et elle se souvient de tout ce qu'elle a lu. Elle peut réciter des pages entières de tête. C'est un vrai magnétophone humain.

Vraiment, ma mère est capable de lire le journal en un quart d'heure et de me donner les résultats du basket, l'emplacement de toutes les guerres, le nom du dernier type à avoir gagné au Loto et la température maximale à Des Moines, dans l'Iowa.

S'il avait pu, mon père aurait été musicien.

Quand il est soûl, il chante de vieilles chansons country. Du blues, aussi. Et il sonne bien. On dirait un pro. On dirait quelqu'un qui devrait passer à la radio. Il joue de la guitare et un peu de piano. Et il a un vieux saxophone qui date du lycée, qu'il nettoie et fait briller comme s'il était sur le point d'intégrer un groupe.

Mais nous, les Indiens des réserves, nos rêves ne se réalisent pas. Les occasions ne se présentent pas. Ni les choix. Nous sommes pauvres, c'est tout. C'est tout ce que nous sommes.

# CE QU'AURAIENT ÉTÉ **MES PARENTS**

SI QUELQU'UN AVAIT ÉCOUTÉ LEURS RÊVES :

coupe au carré  
stylée (50 \$ chez  
Vidal Sassoon!)

tailleur  
coton et lin

cours de  
sociologie,  
de psychologie  
et de rhétorique

chaussures  
exactement  
à la bonne taille



**PROFESSEUR  
DE L'ANNÉE  
CENTRE  
UNIVERSITAIRE  
DE SPOKANE FALLS  
1992-1998**

lunettes d'intello  
(augmentent le QI  
de 20 points!)

lunettes de soleil

chapeau classe

chemise habillée  
blanche  
(du supermarché  
K-mart, car il garde  
les pieds  
sur terre)



pantalon  
pied-de-poule  
(vintage  
authentique acheté  
sur eBay)

bottes vernies  
noires (une  
taille trop  
petites, mais  
portées par  
Miles Davis)

**LE CINQUIÈME MEILLEUR  
SAXOPHONISTE À L'OUEST  
DU MISSISSIPPI**

C'est nul d'être pauvre, et c'est nul d'avoir l'impression que d'une certaine manière, on *mérite* de l'être. On se met à croire que si on est pauvre, c'est parce qu'on est bête et moche. Ensuite, on se met à croire que si on est bête et moche, c'est parce qu'on est indien. Et parce qu'on est indien, on se met à croire qu'on est destiné à être pauvre. C'est un cercle vicieux et *il n'y a rien à y faire*.

La pauvreté ne rend pas plus fort, elle ne donne pas de leçons de persévérance. Non, tout ce que nous apprend la pauvreté, c'est à être pauvres.

Et donc, pauvre, petit et faible, j'ai pris Oscar dans mes bras. Il m'a léché la figure parce qu'il m'aimait et me faisait confiance. Et je l'ai porté sur la pelouse, et je l'ai couché sous notre pommier de pommes vertes.

– Je t'aime, Oscar, lui ai-je dit.

Il m'a regardé et je vous jure qu'il a compris ce qui se passait. Il savait ce que papa allait faire. Mais Oscar n'a pas eu peur. Il était soulagé.

Pas moi.

Je me suis enfui de là le plus vite possible.

J'aurais voulu courir plus vite que le son, mais personne, quelle que soit sa douleur, ne peut courir si vite que cela.

Alors j'ai entendu le « boum » du fusil de mon père lorsqu'il a tiré sur mon meilleur ami.

Une cartouche, ça ne coûte que deux cents à peu près, tout le monde peut s'en payer.